

# Le sang des Farnèse

*Le roman d'amour de Philippe V  
d'Espagne et d'Élisabeth de Parme*

André Lambert

Robert Laffont



# Le sang des Farnèse

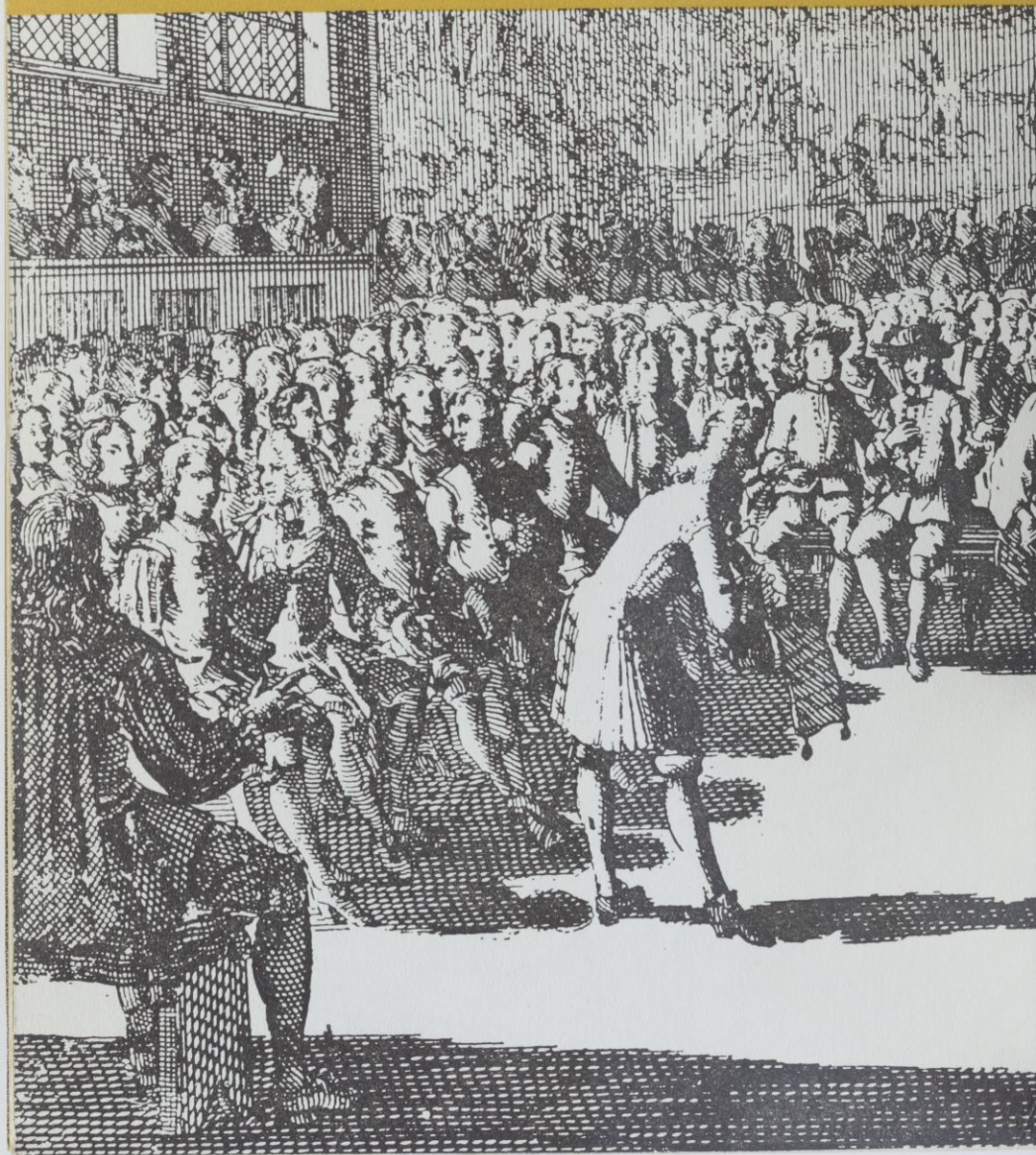
ANDRE LAMBERT

Le roman d'amour de  
Philippe V d'Espagne  
et d'Elisabeth de Parme.



SÉLECTION DES AMIS DU LIVRE





*La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté  
d'un Anglais, la finesse italienne et la  
vivacité française formaient le caractè-  
re de cette femme singulière.*

FRÉDÉRIC II

(Portrait d'Elisabeth Farnèse).





IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION  
DEUX MILLE EXEMPLAIRES HORS  
COMMERCE RÉSERVÉS AUX SEULS  
MEMBRES DE SÉLECTION DES  
AMIS DU LIVRE

1 9 6 2

© 1962 by Robert Laffont



## L'AMBASSADEUR DE MADRID

A la fin d'un après-midi du mois de décembre 1713, le comte Rocca, ministre du prince régnant de Parme François I<sup>er</sup>, se reposait des soucis du pouvoir, en lisant dans le texte latin, un volume de l'*Histoire romaine* de Tite-Live. Assis sur un vaste canapé de velours cramoisi, dans son cabinet du palais ducal, il goûtait avec délices cette studieuse récréation. Tous les jours à la même heure, il s'accordait ce petit délassement et il avait donné l'ordre qu'on ne le dérangeât jamais.

Ce fut donc avec beaucoup d'humeur qu'il vit entrer son secrétaire ; mais comme il s'était fait une règle d'être toujours aimable et plus encore avec les personnes d'une condition inférieure à la sienne, il s'obligea à sourire.

— Qu'y-a-t-il Roberto ? demanda-t-il avec gentillesse.

— Une curieuse lettre, monseigneur, qui vous est destinée et que vient de me remettre une très étrange vieille femme...

Le secrétaire surprit le regard atterré que son maître jeta sur le papier malpropre qu'il tenait à la main.

— Croyez bien, monseigneur, dit-il, que je ne me serais jamais permis de vous importuner, si cette vieille femme ne m'avait déclaré...

Il hésita un instant, avant de poursuivre.

— Déclaré quoi ? demanda le comte avec impatience.

— Que je devais vous apporter cette lettre sur-le-champ et qu'elle ne serait pas mal reçue si je disais, en même temps, à Votre Excellence : « Les fleurs sont moins rouges en Espagne qu'en Italie »...

Le Comte tressaillit involontairement. Mais le mouvement de son visage échappa à son serviteur. Ses traits reprirent bien vite leur habituelle impassibilité.

— Et ces paroles vous ont paru claires ? demanda-t-il avec ironie.

— Au contraire, monseigneur. Mais justement leur signification mystérieuse m'a frappé et j'ai pensé qu'il s'agissait, peut-être, d'un mot de passe.

Le Comte baissa ses lourdes paupières.

— Un mot de passe ! répéta-t-il d'un ton sévère, comme si l'expression même l'avait blessé. Depuis Machiavel, tous les Italiens se sentent des âmes de conspirateurs...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, balbutia le secrétaire avec embarras... J'avais pensé à bien autre chose, monseigneur...

Le Comte reprit son sourire

— Vous avez pensé, dit-il en soupirant, que la chair était faible, même chez les ministres italiens et que l'âge ne mettait personne à l'abri des douces flèches d'Eros... Vous avez raison Roberto ; l'air de ce pays est trop léger et trop parfumé... Donnez-moi cette lettre !

Le secrétaire remit à son maître la missive en rougissant. Elle était maladroitement pliée et scellée de trois cachets d'une cire noire très vulgaire. Le Comte les fit sauter d'un coup d'ongle



Il jeta un coup d'œil sur la lettre. Elle était très courte et rédigée d'une écriture mal formée : « Si Son Excellence veut empêcher de mourir de faim une bonne Italienne de septante-cinq ans, elle enverra un petit secours à Bettina Soloringo, qui habite via Soliamo, la deuxième maison après l'écrivain public. »

Rocca abandonna son canapé et s'approcha de son bureau de bois précieux orné de bronzes dorés.

— Roberto, dit-il avec calme, je vais sortir...

— Bien, monseigneur.

— Personne, entendez-vous, personne ne doit s'apercevoir de mon absence. Je ne resterai pas longtemps dehors. Si l'on me demandait, vous diriez que j'ai une violente douleur au foie et que mon médecin m'a ordonné de rester deux heures dans ma chambre sans parler et sans voir personne. Cette consigne est bonne pour tout le monde y compris Son Altesse le duc.

— Votre Excellence sera exactement obéie.

— Vous irez dans mon appartement et vous m'en rapporterez mon manteau... Dans le tiroir de la commode de ma chambre vous trouverez aussi un loup de velours noir... Cet usage italien du masque pour les gens de qualité me sera ce soir très utile...

Quelques instants plus tard, Rocca sortait, par la porte-fenêtre de son cabinet, dans les jardins du palais ducal. Il traversa le grand parterre sans se hâter et se glissa sous un des bosquets du parc. Il n'eut pas grand chemin à faire pour se trouver devant un grand mur dans lequel s'ouvrait une petite porte. Il sortit une clef de sa poche et il fut rapidement hors de l'enceinte. Il se masqua avant de s'engager dans une ruelle aux pavés pointus.

La nuit était tombée depuis longtemps. Il traversa une partie de la ville. C'était un des quartiers les plus populeux de Parme. On chantait fort dans les *trattorie*, déjà occupées par les dîneurs et des lambeaux de refrains, hurlés en chœur,

parvenaient jusqu'à Rocca. Des marchands ambulants lui offrirent leurs produits et il dut écarter d'un geste une jeune femme qui le frôla en lui murmurant des propositions obscènes.

Il trouvait le sol un peu dur pour ses escarpins à boucles d'argent ; il n'avait pas l'habitude de marcher à pied dans la ville de Parme. Il dut, par deux fois, demander son chemin à des passants. Il s'arrêta, enfin, devant une maison de chétive apparence. Seule une fenêtre était éclairée à l'unique étage. Sur la porte, solidement cloutée, un lourd marteau figurait deux serpents entrelacés ; il le souleva et le bruit qu'il fit en retombant se répercuta dans le silence de la rue solitaire.

L'homme qui vint lui ouvrir la porte était un personnage jovial, de petite taille, vêtu de noir et dont le visage avait un aspect assez curieux en raison d'une barbiche taillée en pointe et qui n'était guère de mode en ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il avait de petits yeux noirs brillants sous des sourcils arqués, un front très dégagé ; il ne portait pas de perruque mais une calotte noire était juchée sur son crâne chauve. Il s'inclina profondément devant le Comte. Celui-ci attendit que la porte fût refermée pour retirer son masque.

— Pourquoi tout ce mystère, monsieur l'Abbé ? demanda-t-il. Vous avez donc quitté Madrid ?

— Montons monseigneur ; je vous expliquerai tout...

— Monsieur l'Abbé, coupa Rocca avec affabilité, je vous prie de supprimer ce trop pompeux monseigneur, nous sommes de trop vieux amis pour que je m'attache, avec vous, à ces bagatelles de vanité.

En montant l'escalier raide qui conduisait au premier étage, Rocca était intrigué au plus haut point. Il se demandait pourquoi l'abbé Alberoni, ambassadeur du prince de Parme à Madrid, avait soudain quitté son poste sans l'avertir et pourquoi au lieu de se présenter à lui, au palais ducal, il l'avait attiré dans cette rue sordide.

L'Abbé emmena le Ministre, dans une chambre plus luxueuse que n'aurait pu le laisser prévoir l'aspect général de la maison. Il le fit asseoir dans un fauteuil confortable

près d'une table sur laquelle était posé un flambeau à cinq bougies, et s'assit lui-même sur un siège pliant comme s'il voulait marquer sa subordination au puissant Ministre.

— Monsieur, dit l'Abbé aussitôt, à part cette vieille femme, une ancienne amie de ma mère, qui vous a apporté ce billet et qui est muette comme la mort, nul au monde ne sait que je suis cette nuit à Parme. Je partirai demain matin aux premières heures du jour. Je voyage avec un passeport établi à un faux nom et vous voyez que je ne porte pas mes habits de prêtre. Ce que j'avais à vous dire était trop important pour le confier à un courrier, trop dangereux pour le traduire dans un chiffre, même le plus secret. Il ne doit y avoir, pour le moment, que vous et moi à connaître le projet insensé qui est né, au cours des dernières semaines, dans le cerveau aventureux de votre humble et dévoué serviteur !

Le comte Rocca sembla impressionné par le ton que venait de prendre l'Abbé. Alberoni avait, à l'ordinaire, une sorte de légèreté d'attitude qui avait donné le change à bien des gens.

— J'écoute, dit le Ministre avec un grand sérieux.

— La reine Marie-Louise se meurt, commença Alberoni. Elle ne survivra certainement pas à la maladie cruelle qui l'afflige. Le roi d'Espagne est resté auprès d'elle jusqu'à ces derniers jours. Vous savez, monsieur, qu'à la cour de Madrid le Roi et la Reine n'ont qu'une chambre et qu'un seul lit !

Il regarda Rocca avec intelligence.

— Il faut que la Reine soit perdue pour que le Roi ait accepté de se séparer d'elle. Il couche seul depuis quelques jours. Tous les traitements ont échoué. Le dernier avait été présenté comme infaillible. On lui faisait boire du lait de femme. Elle n'en a retiré aucun soulagement.

— Mais qu'a donc cette jeune femme ? demanda le Ministre.

— On ne le sait pas exactement. Mais tout le monde dit qu'elle a fait trop d'enfants et que le roi d'Espagne est trop exigeant !

Le Ministre fut étonné par la simplicité d'Alberoni.

— Monsieur, reprit l'Abbé, dès que j'ai appris cette situation exceptionnelle, je me suis demandé ce qui pouvait être fait pour la maison de Parme.

Il poursuivit avec une voix plus grave encore :

— Personne, monsieur, n'est plus à même de la servir que moi dans cette occasion... J'ai aussitôt pensé à la jeune princesse !

Le Ministre tressaillit, mais il n'eut ni un geste ni une parole.

— Dès que la Reine sera morte ; il faudra que le Roi la remplace. Sans perdre une minute. Il ne pourrait supporter le veuvage !

Rocca parut stupéfait.

— Mais il n'y a donc plus de jolies femmes à Madrid ? demanda-t-il avec naïveté.

— Vous connaissez mal le roi d'Espagne, monsieur. Il a le tempérament de son grand-père Louis XIV et la dévotion de Philippe II. Il n'aura jamais d'autres femmes que la sienne. Il n'en a jamais connu d'autres. C'est le frère du duc de Bourgogne. Ces princes ont été élevés dans une stricte religion et dans l'horreur des mœurs de sultan de leur grand-père.

— Vous m'étonnez profondément, mon cher Abbé.

— Je suis instruit, monsieur, que ce grand-père, lequel connaît bien le Prince qui règne à Madrid, se préoccupe de cette situation. Je puis vous dire qu'on cherche déjà une princesse dans certaines cours d'Europe pour remplacer la malheureuse Marie-Louise avant même qu'elle soit morte. Une fille de Portugal ou une fille de Bavière, peut-être...

L'Abbé s'arrêta un instant et s'écria :

— Eh bien ! monsieur, il faut que ce soit une fille de Parme !

Le Ministre répliqua aussitôt :

— Comment arriveriez-vous, à empêcher le vieux Roi de choisir une femme pour son petit-fils ? Depuis quatorze ans que ce Prince règne à Madrid, nous le voyons soumis hum-

blement à tous les vœux de son grand-père.

— Il faudra mettre la France en échec, monsieur, si elle veut contrarier nos projets.

Le visage d'Alberoni devint rouge d'excitation.

— Vous ne savez pas, monsieur, dit-il avec une grande animation, tout ce que j'ai déjà fait à Madrid dans l'attente d'une occasion comme celle qui se présente providentiellement aujourd'hui. Il n'y a pas un ambassadeur, même pas celui de France, qui ait plus d'intelligences que moi avec tout ce qui compte dans la noblesse espagnole. Les grands sont mes camarades. Je dîne avec le duc de Popoli ; je soupe avec le prince de Cellamare !

Le Ministre sourit malgré lui de cette exaltation soudaine du remuant petit Abbé qui ajouta en rougissant :

— Je n'ai aucune vanité de ce commerce. En fréquentant ces seigneurs, les premiers par la naissance et par les charges qu'ils détiennent, je sers notre chère Italie. Et comment aurais-je eu, monseigneur, tous les renseignements que je vous ai envoyés sur les intrigues qui se nouent là-bas autour du Roi, de la Reine, de la cour, des ministres ? Depuis que je suis en Espagne, je n'ai jamais poursuivi qu'un seul but : faire aimer l'Italie. Il ne faut pas que nous laissions un si beau pays à l'influence des Allemands, ou des Français, ce qui, depuis les traités, revient à peu près au même.

Rocca sourit. Alberoni développait ses plus chères ambitions politiques.

Les deux hommes gardèrent un long moment le silence. Soudain le Comte s'écria :

— Monsieur l'Abbé, votre projet me paraît très chimérique, mais je sais que si vous avez fait ce voyage clandestin pour me l'exposer c'était parce que vous aviez déjà envisagé les moyens de le réaliser... Maintenant je dois vous quitter. Mon absence du palais ne peut se prolonger longtemps. Qu'attendez-vous de moi ?

— Je voudrais savoir, monsieur, avant d'engager mes démarches, si notre princesse de Parme...

L'Abbé rougit et s'arrêta.

— Vous voudriez savoir si la princesse est digne de monter sur le trône que vous souhaitez pour elle ? Je comprends votre pensée. Vous n'ignorez pas les dissentiments profonds qui séparent cette jeune fille de son orgueilleuse mère et les conséquences qu'ils ont eues pour elle... En réalité, je ne connais pas la Princesse. Je n'ai jamais eu d'entretien privé avec elle. Je ne l'aperçois que rarement à l'occasion d'une cérémonie officielle de la cour. Le reste du temps, elle vit dans une sorte de réclusion, confinée dans une partie secrète du palais... Quel est son caractère ? Je l'ignore. Mais je crains que ce traitement n'ait pas beaucoup favorisé son éducation.

— Je n'ignorais pas cette situation, monsieur, mais il me paraissait inimaginable que le comte Rocca n'ait jamais pensé qu'il faudrait un jour établir cette jeune fille.

— Et qui vous dit que je n'y aie pas songé ? Mais pour moi, les temps n'étaient pas encore venus et c'est vous qui allez me donner l'occasion de voir ce qu'on pourrait faire pour son avenir. Repartez pour Madrid et avant de rien entreprendre, attendez mon prochain courrier. Si cette jeune fille est possible je vous dirai simplement dans ma lettre : « La princesse de Parme se porte bien ». J'attendrai alors de vos nouvelles avec une grande impatience.

## II

### *LES GRENIERS DU PALAIS DUCAL*

En revenant au palais ducal, le comte Rocca, pensait rêveusement au singulier drame de cour qu'il avait évoqué devant l'abbé Alberoni :

Les derniers princes de la maison de Farnèse qui régnaient à Parme à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, étaient affligés d'une monstrueuse adiposité : une sorte de maladie de famille. Odouard, fils aîné de Ranuce II, en mourut jeune encore en 1693. Il laissait une fille unique, âgée de trois ans : Elisabeth Farnèse.

Quand François, le second fils de Ranuce, devint à son tour duc de Parme, il était déjà énorme. Cependant, la veuve d'Odouard, Dorothee-Sophie de Neubourg, fille de l'Electeur palatin, n'hésita pas à épouser son beau-frère pour devenir princesse régnante. Comme on savait le nouveau souverain incapable de lui faire des enfants, on présuma en Europe que le duché de Parme finirait en quenouille.

La Duchesse était une femme autoritaire, fière jusqu'à l'insolence de la maison ancienne dont elle était issue et méprisant un peu son mari. Elle entreprit de plier sa fille à une éducation sévère pour lui donner l'habitude de l'obéissance et la trouver, plus tard, soumise à ses ambitions particulières. Mais, à son grand étonnement, cette altière Princesse retrouva son propre caractère chez Elisabeth. Dès que la fillette eut atteint l'âge de la raison, elle s'opposa à sa mère avec une grande violence. Dorothée-Sophie se jura de briser cette volonté puérile qui se dressait contre la sienne ; elle ne put jamais y parvenir. Elle se montra alors d'une dureté extrême. Le duc François tenta d'aller au secours de sa nièce ; mais il ne tarda pas à se soumettre lui-même aux vœux de cette épouse redoutée.

Ne pouvant dominer Elisabeth, la Duchesse la supprima du monde. Quand la jeune fille fut en âge d'avoir sa propre maison, on feignit d'ignorer cette majorité. Dorothée-Sophie la relégua dans les greniers de l'immense palais ducal où on lui ménagea un médiocre appartement. On ne lui accorda que peu de serviteurs. Elle fut bannie des fêtes de la cour. Elle vécut en recluse dans ses mansardes, sans secours et sans affection. Le peuple savait à peine son nom ; la noblesse affectait d'ignorer son existence. Elle voyait peu de gens et passait presque tout son temps en compagnie de sa nourrice, Laura Piscatori, le seul être au monde qui l'aimât sincèrement.

Loin d'abattre l'orgueilleuse jeune Princesse, cette disgrâce fortifia ses sentiments naturels de hauteur et cette sorte de courrage qui lui avait donné l'audace, sans en avoir eu jamais l'exemple, de résister aux ordres de l'impérative Dorothée-Sophie. Mais de cette hauteur, elle ne montrait rien aux quelques personnes qui vivaient à ses côtés. Elles louaient toutes sa modération et sa politesse. On lui voyait pour la musique un goût qui dépassait celui des simples amateurs. Elle semblait trouver à jouer du clavecin un dérivatif à sa misérable destinée.

En dehors des arts d'agrément, on ne lui avait rien appris



sérieusement. Mais elle avait une immense curiosité. Elle s'attachait surtout aux faits qu'on lui citait se rapportant à l'histoire de la maison de Farnèse et à celle des familles régnantes à qui elle était apparentée. Cette jeune fille qui vivait dans un grand dénuement, ne s'intéressait qu'aux trônes et aux dominations. Ses connaissances, hélas ! restaient bien incomplètes. Elle savait, par exemple, qu'un de ses oncles régnait à Florence, mais personne ne lui avait appris que, par sa grand-mère, elle était l'héritière de la Toscane. On ne lui avait jamais révélé que le duché de Parme devait finalement lui revenir un jour.

La Princesse délaissée et inconnue ne sortait pour ainsi dire jamais du palais ducal. Elle ne connaissait de Parme que ses trente-trois églises où Laura Piscatori la conduisait tour à tour. La nourrice était dévote ; elle remarquait qu'Elisabeth était souvent distraite dans ses prières. C'était surtout quand elle l'emmenait dans la belle église della Steccata. La jeune fille semblait ravie par la vue des fresques de Francesco Mazzola, le Parmesan. Les figures qui ornaient les caissons des vouîtes l'encharmaient. Elle goûtait profondément le charme élégant et passionné de ce maître du maniérisme.

Mais, au cours de ces sorties pieuses, ce qui plaisait à Elisabeth bien plus encore que les œuvres de Mazzola, c'était une certaine statue équestre d'Alexandre Farnèse que les princes adipeux avaient fait ériger sur une place de Parme ; hommage d'une époque décadente à des âges héroïques et révolus. Cet ancêtre était l'illustration de la famille ; encore que ses travaux guerriers l'eussent empêché de mettre un seul jour les pieds dans ses Etats. Il avait passé sa vie à combattre les Turcs ou les Français, au service de l'empereur d'Allemagne Charles V. Il avait été considéré comme le plus grand capitaine de son temps. La jeune Princesse lui avait voué une admiration sans bornes en raison de quatre ou cinq anecdotes qu'on lui avait racontées et qui avaient pris, dans sa mémoire, un caractère de légendes. C'était tout ce qu'elle savait de la vie de son héros.

Personne ne lui parlait de son avenir. Pour l'ordinaire, son visage semblait exprimer la plus grande résignation à son sort. Mais, quelquefois, son regard devenait dur, ses beaux yeux généralement pleins de feu, paraissaient si parfaitement froids que Laura Piscatori en restait effrayée.

Un jour qu'elle était prise par cette étrange rêverie, Elisabeth demanda à sa nourrice de lui apporter un miroir. Elle s'y regarda un moment avec beaucoup de calme.

— Je suis bien laide, n'est-ce pas ? demanda-t-elle soudain.

Laura jeta un regard d'admiration sur le beau corps de la Princesse. Sa taille était plus élevée que celle de la plupart des femmes ; elle avait un port d'une noblesse infinie et une élégance naturelle.

— Vous savez bien, madame, répondit la nourrice d'un ton un peu bourru, que vous avez le plus beau corps du monde !

— Oui, le corps, Laura. Mais le visage ?

Elle montra d'un geste de dépit les traces que la petite vérole avait laissées, depuis son enfance, sur ses joues et sur son front.

— C'est là le miracle de votre beauté, madame, s'écria la nourrice. On ne voit pas ces marques-là quand on vous regarde !

— Mais qui me regarde ? répliqua Elisabeth avec humeur. Elle ajouta en soupirant :

— Il ne vient jamais personne ici !

On peut comprendre avec quelle surprise la princesse se vit annoncer en cette fin de l'année 1713, la visite du comte Rocca.

Elle le reçut dans la pièce la plus convenable de son étrange logement. Elle s'était assise avec calme dans une bergère, à côté de son cher clavecin. Elle vit entrer un bel homme d'une cinquantaine d'années dont le noble visage un peu rouge était encadré d'une perruque énorme. Il portait un habit

vert en velours de Gênes à peine rehaussé de quelques galons d'argent. Elle fut frappée par la distinction de ses traits. Elle n'avait encore jamais eu l'occasion de voir de si près un ministre de son oncle. Laura Piscatori montra naïvement son étonnement de cette visite. Mais le visage d'Elisabeth resta impassible.

D'un geste, la Princesse congédia sa nourrice. Rocca s'inclina profondément devant la jeune fille en donnant les marques du plus profond respect. Elle lui tendit sa main et, pour la baiser, le vieux diplomate fit mine de ployer le genou.

— Relevez-vous, monsieur, je vous en prie, dit Elisabeth avec beaucoup de naturel, et veuillez vous asseoir.

Rocca affecta de ne pas voir combien tout ce qui l'entourait était indigne de la Princesse. Il fut surpris par cette indigence dans un palais célèbre pour ses vastes appartements et qui contenait même, dans son enceinte, le plus grand théâtre de l'Italie. Il s'assit sur le bord d'un fauteuil et parut un peu embarrassé pour répondre à la Princesse qui l'interrogeait, sans la moindre ironie, sur les raisons qui pouvaient en sa faveur distraire ce grand ministre de ses travaux habituels. Mais il retrouva très vite son aisance naturelle.

— Madame, répondit-il avec une espèce de solennité, je n'ai rien de particulier à demander à Votre Altesse... Je suis venu tout simplement La supplier de m'accorder ses bontés.

— Mes bontés ? s'étonna Elisabeth.

— Oui, madame. Et vous dire que je suis votre très humble et très obéissant serviteur !

Il s'inclina de nouveau.

— L'occasion, madame, ne m'en avait jamais été donnée.

Le regard de la jeune Princesse devint de glace. Elle répondit avec hauteur :

— Pourquoi, monsieur, seriez-vous mon serviteur ? Vous êtes celui du duc François mon oncle et...

Elle hésita à poursuivre, fixant intensément le Ministre.

— Je comprends, madame, dit-il en souriant avec finesse. Je comprends ce que vous voulez me dire. Mais vous connaissez mal le comte Rocca !

Elle le regarda sans comprendre.

— J'ai usé mes nuits, poursuivit-il, à essayer de sauver le duché de Parme de la totale déchéance. Et, à travers ce cher pays d'aider l'Italie à trouver enfin cette destinée qu'elle cherche à se donner depuis des siècles !

Le ton qu'il prit donna à sa voix chaude et caressante une autorité soudaine qui surprit la Princesse. Elle se demandait pourquoi cet homme puissant dans le duché, venait lui raconter toutes ces choses à elle, humble recluse des greniers du palais ducal.

Mais elle ne s'étonna nullement de ce qu'il lui disait. Elle connaissait, en dépit de son isolement et depuis longtemps, la chimère de tous les princes italiens que partageaient les plus humbles de leurs ministres : faire l'unité de la péninsule en dépit des rois chrétiens qui ne voyaient en Italie que des fiefs pour leurs cadets ; l'affranchir du joug séculaire de l'empire des peuples allemands dont l'héritier portait encore le titre de roi des Romains, si humiliant pour les cœurs italiens.

— Qu'ai-je affaire, monsieur, dans les destinées de l'Italie ? demanda la Princesse avec froideur.

— Vous avez affaire, en tout cas, dans celles de Parme, répondit le Ministre avec un accent passionné. Je me permettrai de vous dire que depuis longtemps rien ne compte à mes yeux en dehors de l'avenir de notre État. Et l'avenir de Parme, ce n'est pas tout à fait le duc François.

Il baissa la voix.

— L'avenir de Parme, c'est Votre Altesse sérénissime !

Elisabeth rougit et parut déconcertée. Elle porta, malgré elle, ses regards sur le décor étrange dans lequel elle vivait. Elle fut prise d'une subite émotion, mais elle n'en laissa rien paraître aux yeux de son visiteur.

— L'avenir de Parme ? soupira-t-elle.

— Vous êtes l'héritière de ce duché, dit le Comte avec gravité.

— Comment cela, monsieur, n'y a-t-il pas encore le duc François et le prince Antoine son frère ?

Le front de Rocca se couvrit de tristesse.

— La maison de Farnèse va s'éteindre, s'écria-t-il d'une voix lugubre. Du moins ne doit-elle plus compter voir de nouveaux rejetons mâles. Ni le duc François, ni le prince Antoine ne sont capables de faire des enfants. Déjà, les souverains d'Europe se préparent à se disputer nos dépouilles. Entre notre patrie et leur cupidité, il ne restera bientôt plus que Votre Altesse sérénissime !

Après cette brutale oraison funèbre d'une des plus vieilles familles de l'Italie, un lourd silence s'établit entre le Ministre et la jeune Princesse. Il se poursuivit pendant quelques minutes. Elisabeth, cette fois, croyait comprendre les intentions du Ministre, si elle ne saisissait pas encore pourquoi il lui faisait cette visite inattendue ce jour-là particulièrement.

Elle regarda un instant son noble visage qui paraissait accablé, avec une pointe d'admiration.

Tout à coup elle demanda d'un ton passionné :

— Est-il vrai, monsieur, que le prince Alexandre Farnèse ait été gouverneur des Pays-Bas pour le compte de l'empereur Charles-Quint ?

Cette question inattendue frappa le Ministre de stupeur. En un instant, il eut la révélation du caractère de cette Princesse que la politique d'une mère avait écartée de son rang légitime et dont il ne savait rien que ce qu'on en disait dans le palais.

— Non, madame, répondit-il en dissimulant la surprise que lui causait son étrange découverte, à cette époque l'Empereur était déjà mort. Il n'eut son gouvernement que sous le règne du roi Philippe II.

Il hésita un instant et poursuivit :

— Mais Votre Altesse me permettra sans doute de lui faire envoyer l'histoire de sa noble maison qui est le plus bel ornement de ma bibliothèque privée.

Elisabeth rougit de son ignorance et le Ministre s'en aperçut.

— Madame, s'écria-t-il avec beaucoup de respect, je ne me pardonnerai jamais d'avoir si longtemps méconnu une aussi noble princesse !

Quand le comte Rocca se fut retiré la jeune fille sentit en elle une immense allégresse.

— Pourquoi est-il venu ? demanda Laura Piscatori.

— Me croiras-tu, Laura, répondit la Princesse, si je te dis que je n'en sais rien exactement ?

— Je vais vous le dire, moi, s'écria la nourrice avec colère. Ce grand hypocrite est venu voir comment vous étiez faite... A votre place, madame, je me méfierais de lui !

Elisabeth répondit par un sourire que sa nourrice ne lui avait jamais connu.

### III

#### *L'IRASCIBLE DUCHESSE*

Le comte Rocca après son entrevue avec la princesse Elisabeth se hâta d'envoyer un courrier à Madrid. Puis il se rendit aussitôt chez le duc François.

Il trouva ce Prince à sa toilette qui durait toujours longtemps. Le malheureux avait été dans sa jeunesse le seigneur le plus élégant de l'Italie. Son précoce embonpoint lui avait enlevé toute grâce. Il ne pouvait plus porter avec la moindre distinction le redoutable habit de l'époque dont la culotte, extrêmement serrée exigeait une cuisse nerveuse et un défaut total de ventre. François, pourtant, n'avait pas abdiqué toute prétention et il était devenu terriblement exigeant pour son valet de chambre.

Quand Rocca entra, il lut dans les yeux de son maître qu'il n'était pas le bienvenu. François ne s'intéressait guère aux affaires de la principauté ; sa mauvaise santé le rendait paresseux. Il ne se passionnait que pour la vie de sa petite cour qu'il dirigeait comme un roi absolu. Comme tant d'autres petits princes de l'Europe, il avait les yeux fixés sur Versailles et tâchait, dans la mesure de ses moyens, d'imiter les mœurs du grand roi. Le Duc ne sortait de son apathie

naturelle que pour régler des questions d'étiquette. Le code des lois non écrites, en vigueur à la cour ducale était infini. Pour le reste, c'est-à-dire la politique du petit Etat, le Prince s'en reposait entièrement sur Rocca dans lequel il avait une confiance absolue. Mais il n'aimait pas le rencontrer, car il lui parlait toujours d'affaires qui l'ennuyaient.

— Monseigneur, dit le Comte, dès que le Prince eut éloigné son valet, je sais que je vais vous importuner et je vous en demande pardon d'avance.

— Cher comte Rocca, vous ne m'importunez jamais et vous le savez bien, répondit le Duc qui n'en pensait pas un mot. Parlez sans contrainte !

— Je suis venu ce matin pour attirer l'attention de Votre Altesse sur le sort réservé jusqu'à maintenant, à la princesse Elisabeth.

Le visage du duc François se ferma.

— Je ne crois pas, s'écria-t-il, en prenant soudain une attitude majestueuse, qu'il s'agisse là d'une affaire d'Etat qui soit du ressort de mon Ministre.

Le Comte qui était resté debout s'inclina profondément.

— J'en demande très humblement pardon à Votre Altesse, mais il s'agit justement d'une affaire d'Etat.

— Affaire d'Etat, le sort de ma nièce ?

Rocca baissa les yeux et demanda d'une voix extrêmement douce :

— Son Altesse, la princesse Elisabeth n'est-elle pas l'héritière de cet Etat ?

Le visage de François devint écarlate et Rocca craignit un instant de l'avoir blessé.

— Que Votre Altesse pardonne la dureté de mes paroles, poursuivit-il. Mais je ne suis pas un courtisan ; je suis un homme d'Etat et je me flatte que le duc de Parme mon maître est capable d'entendre les vérités que jamais ne lui cachera son humble et dévoué ministre...

Le Prince eut un geste gracieux de la main.

— Je connais votre dévouement pour ma maison, monsieur, dit-il avec bonhomie... Je sais que je n'aurai jamais



d'héritier direct, ni mon frère non plus. Je ne vous en veux pas du tout de me le rappeler. En fait vous aviez raison, le sort d'Elisabeth devient une affaire d'Etat ? Que vouliez-vous me dire à son sujet ?

Le Comte hésita un instant.

— Cette Princesse, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de juger a été éloignée de la cour et a mené jusqu'ici une vie très retirée. La preuve que je ne veux pas me mêler des affaires domestiques de Votre Altesse, c'est que jamais je n'ai fait une remarque sur cette situation qu'il faut bien, quand même, appeler singulière...

Il regarda le Duc avant de continuer. Le visage du Prince était impassible.

— Aujourd'hui je pense que cette situation ne peut pas durer. La Princesse vient d'avoir vingt-et-un ans. Il va falloir songer à son établissement...

— Auriez-vous des projets à ce sujet, monsieur ?

Le Comte tressaillit. Mais il ne voulait pas dévoiler encore le secret d'Alberoni.

— Aucun projet pour l'instant, monseigneur. Mais nous pourrions en avoir un jour peut-être prochain. Ne croyez-vous pas qu'il me serait plus facile de négocier une alliance pour la Princesse si elle occupait sa place naturelle à la cour ?

Rocca vit bien l'embarras dans lequel il plaçait le Duc, mais l'affaire espagnole le passionnait et il voulait qu'Elisabeth reprît une vie digne de sa naissance. Cette Princesse l'avait séduit.

— La Duchesse, balbutia François, doit être consultée sur cette affaire.

— Monseigneur, je crois que c'est la dernière personne à qui vous devez demander un avis. Nous savons, vous et moi, d'avance ce qu'elle décidera.

Le Duc regarda Rocca avec des yeux terrifiés.

— Vous voudriez que je prenne cette décision sans en parler à la Duchesse ? demanda-t-il.

— Non seulement je le voudrais, monseigneur, mais je pense que le seul moyen de ne pas faire sortir la Princesse

de son grenier serait justement d'en demander la permission à la Duchesse.

Le Duc essaya de gagner du temps.

— Ne pourrions-nous, monsieur, réfléchir encore quelque temps à cette affaire ? demanda-t-il.

Le comte Rocca fut implacable. Il connaissait parfaitement son maître. Il savait que même quand son intérêt était en jeu, le Duc régnant refusait d'agir. Il semblait que la graisse insolite qui accablait son corps, paralysât aussi toute son énergie.

— Monseigneur, s'écria le Comte, au risque de vous déplaire, je vous dois la vérité : la princesse Elisabeth est maintenant trop âgée et, si vous la maintenez dans sa claustration, on pourra penser en Italie et ailleurs que cette jeune fille n'est pas normale ; qu'on la cache en raison d'une tare secrète... Il faut, si nous voulons l'établir, la montrer sous son jour le plus favorable. La Princesse est naturellement séduisante et digne d'un beau mariage !

Le Duc regarda piteusement le Comte. Il tremblait à la pensée d'aborder sa terrible épouse. Il fit pitié au Ministre.

— Votre Altesse devrait me faire confiance, dit Rocca. Elle sait que j'ai déjà arrangé des affaires plus épineuses.

Le visage du Duc se rasséréna et le Prince s'attendrit.

— Vous savez, Rocca, s'écria-t-il que j'aime beaucoup ma nièce. Ce n'est pas seulement pour son avenir que je lui voudrais voir quitter son grenier ; mais encore pour son bonheur actuel... Pourtant, que dira la Princesse si je donne un ordre sans la consulter ?

— Monseigneur, un événement va pouvoir nous tirer d'affaire. Votre honorable sœur va venir s'établir à Parme. Je lui expliquerai la situation et c'est elle qui décidera la Duchesse à accepter le retour de la princesse Elisabeth à une vie normale.

François rougit de plaisir.

— Décidément comte Rocca, vous êtes un vrai diplomate et la réputation que vous vous êtes faite dans toute l'Italie n'est nullement usurpée !

Quelques jours plus tard, Marguerite Farnèse, sœur du duc de Parme revint s'établir dans sa ville natale. Elle était veuve de François II, prince régnant de Modène. Depuis la mort de son époux, elle s'était retirée dans diverses résidences. Le duc de Parme lui avait finalement demandé de venir vivre à sa cour, escomptant qu'elle en serait un des plus beaux ornements. Marguerite avait été une très belle femme : son physique toujours agréable faisait un singulier contraste avec l'aspect disgracié de ses frères. Elle avait des goûts très raffinés, acquis à la noble école de son mari. Ce Prince avait abandonné le gouvernement de Modène à son demi-frère Don César pour se consacrer entièrement aux lettres et aux arts. Il avait fondé l'université de Modène, la belle bibliothèque d'Este et l'académie poétique des *Dissonanti* ; il avait aussi donné à l'église Saint-Georges une belle façade toute en marbre de Carrare.

Lorsque cette princesse arriva à Parme, ses frères l'entourèrent d'égards et d'attentions. On lui donna le plus bel appartement du palais ducal et le prince régnant célébra sa venue par une fête magnifique. Le peuple lui-même qui connaissait la Princesse de réputation et l'appelait respectueusement la « Sérénissime de Modène », participa aux réjouissances et poussa de grandes acclamations sur son passage quand elle se rendit en carrosse à la cathédrale pour assister à une messe d'action de grâces célébrée par l'archevêque.

M<sup>me</sup> de Modène s'étonna de ne pas voir paraître sa jeune nièce aux fêtes données en son honneur. Dès son arrivée, la jeune fille avait été mandée près de sa tante sur l'ordre de sa mère. Elle lui avait fait sa révérence et s'était retirée sans prononcer trois paroles. Marguerite Farnèse avait été frappée par le visage sérieux d'Elisabeth ; mais la courte entrevue qu'elles avaient eue ne pouvait guère lui révéler le caractère de la jeune fille.

Son absence aux fêtes de la petite cour l'intrigua. Elle en demanda les raisons à la duchesse Dorothee-Sophie qu'elle n'aimait guère.

— Ma sœur, lui répondit celle-ci d'un air pincé, j'ai pris pour cette enfant des dispositions particulières que votre frère a approuvées entièrement.

Elle ajouta sur un ton glacé :

— C'est une nature rebelle, qui m'a donné bien du mal !

La duchesse Marguerite, nouvelle arrivée à la cour de Parme, ne répondit rien à sa belle-sœur. Elle se contenta de demander :

— Une enfant ? Mais elle m'a paru au contraire très raisonnable. Quel âge a-t-elle exactement ?

— Elle aura vingt-et-un ans cette année, répondit Doro-thée-Sophie.

Quelques jours plus tard, la duchesse Marguerite donna audience au comte Rocca qui en avait manifesté le désir. Elle avait pour lui la plus grande estime. Il lui parla longtemps du duché de Parme, de celui de Modène, du gouvernement de Don César et de l'académie des *Dissonanti*. Puis, il en vint enfin au véritable objet de sa visite.

— Madame, dit-il, il y a dans les greniers du palais de Parme une jeune Princesse dont personne ne s'occupe et qui mériterait mieux que le sort qu'on lui a donné.

Marguerite répondit aussitôt :

— Il s'agit de ma nièce Elisabeth !

— Oui, madame. Et je pèse mes mots en vous disant qu'on a été très injuste envers elle.

— Mon Dieu, monsieur, comment voulez-vous que j'aie une opinion sur tout cela, moi qui arrive à peine de Modène. On m'a dit que c'était une nature rebelle.

Le Ministre eut un mouvement vite dissimulé mais qui n'échappa nullement à la Duchesse.

— Parlez, monsieur, dit-elle avec intérêt. Je vois que vous avez des choses à m'apprendre.

Rocca lui raconta alors dans le détail la réclusion scandaleuse et imméritée de la Princesse. Marguerite en fut bouleversée.

— Le Duc ne peut donc rien faire ? demanda-t-elle.

Le Comte garda le silence. Marguerite haussa les épaules. Elle connaissait la faiblesse de son frère.

— Que puis-je faire moi-même pour ma nièce ? reprit-elle.

— Le Duc, madame, m'a remis l'ordre écrit de donner un appartement convenable et une maison à la princesse Elisabeth, mais il compte sur vous pour faire appliquer cet ordre...

— Sur moi ?

— Il espère que vous ferez accepter ce changement à la Duchesse.

— Dans ce cas, vous pouvez compter sur moi ? Je suis heureuse de m'occuper de cette affaire. Cette pauvre fille, je l'avoue, m'a un peu étonnée avec son grave visage. Ne sait-elle donc pas sourire ?

— Elle a le plus beau sourire du monde, madame. Mais elle ne le prodigue guère que dans le grenier où elle vit. C'est là qu'il faut la voir.

— Eh bien ! j'irai, monsieur !

Le soir même, Elisabeth eut la surprise de voir monter sa tante dans les combles du palais ducal. La Sérénissime resta avec elle plus d'une heure à l'interroger sur sa vie, sur ses pensées. Au début Elisabeth montra une froideur qui déconcerta un peu la princesse Marguerite. Puis, petit à petit, son beau regard devint plus chaleureux et quand elle comprit qu'il lui était arrivé une alliée de Modène, elle eut soudain l'envie d'éclater en sanglots. Mais elle réussit pourtant à rester impassible. Sa tante, qui voyait cette émotion, comprit avec quelle force d'âme la jeune Princesse la dissimulait. Elle l'admira. Toute cette situation lui parut bien singulière.

Dès le lendemain, elle alla trouver Sophie-Dorothée.

— Ma sœur, lui dit-elle, le duc François m'a chargée de vous demander un meilleur sort pour la princesse Elisabeth ma nièce !

Le front de Dorothée-Sophie se couvrit de colère. Elle était surprise au plus au point de l'intrusion dans ses affaires d'une belle-sœur qu'elle détestait.

M<sup>me</sup> de Modène s'aperçut bien de l'état dans lequel elle

avait mis la Duchesse. Mais elle feignit de ne rien voir et conserva son sourire. Soudain, elle changea d'attitude.

— Mon intervention, peut vous étonner, ma sœur, dit-elle sur un autre ton. Mais j'estime que le duc François n'a pas fait son devoir envers sa nièce !

La Duchesse pensa suffoquer d'indignation.

— Je suis sa mère, madame, s'écria-t-elle, et le Duc...

— Oui, le Duc n'est que son oncle et moi je ne suis que sa tante. Mais le Duc et moi nous sommes de la maison de Farnèse !

Elle ajouta en regardant fixement sa belle-sœur :

— Et la princesse Elisabeth aussi !

— Vous voulez me faire entendre, madame, s'écria Doro-thée-Sophie qui n'essayait plus de cacher son courroux, que moi je n'appartiens pas à cette maison... Cette maison, qui n'est même plus capable de se donner des héritiers !

La duchesse Marguerite tressaillit.

— Je suis d'une maison, madame, reprit la Duchesse autrement souveraine et autrement illustre...

— Grand bien vous fasse, madame, coupa Marguerite qui avait repris son sang-froid. Il faut que dès demain, entendez-vous la princesse Elisabeth descende de son grenier. C'est l'ordre du duc François. Je vous le transmets de sa part. Il le faut pour des raisons impérieuses que vous ne pouvez pas comprendre, étouffée par votre orgueil et par vos préventions.

— Mais j'aime ma fille, madame !

— Il se peut. Dans ce cas les ordres du Prince ne vous seront pas désagréables. Qu'ils le soient ou non, Elisabeth prendra dès demain sa vraie place à la cour de Parme !

La princesse Marguerite vit pâlir son altière belle-sœur.

— Le duc François est le maître, finit par s'écrier Doro-thée-Sophie. Personne ne peut dire que j'aie jamais mis obstacle à sa volonté !

Bientôt, le peuple de Parme apprit que le Prince régnant avait donné à sa nièce une maison magnifique. Elle comprenait plus de cent personnes, gentilshommes et valets.

#### IV

### *L'IMPOSSIBLE AMOUR*

Elisabeth, ignorant les raisons profondes qui avaient transformé sa vie à la cour de Parme, pensa qu'elle devait ces faveurs à la Sérénissime de Modène. Aussi noua-t-elle avec la Duchesse des liens affectueux. Celle-ci s'intéressa beaucoup à cette jeune fille en qui elle reconnaissait un caractère peu ordinaire. Dès que la princesse Marguerite fût installée à Parme, elle devint tout naturellement la première dame de la cour ; ce qui donna de l'amertume à Sophie-Dorothée. La Sérénissime avait reçu le plus beau logement du palais ; sa réputation de femme d'esprit, sa gentillesse et sa bonté lui avaient valu, dès son arrivée beaucoup de respects et d'assiduités chez les courtisans du duc François. Son salon était toujours peuplé de ce qu'il y avait de plus noble, de plus élégant et de plus lettré à Parme. Les étrangers distingués, lorsqu'ils passaient par la ville ducale, ne manquaient pas d'aller visiter la Princesse. On était certain de trouver, chaque après-midi chez elle, la meilleure société de l'Italie.

Tout naturellement, la Sérénissime introduisit sa nièce dans l'aimable compagnie qui lui faisait une petite cour personnelle. La jeune fille y découvrit le monde. Jusque-là, elle n'avait vécu qu'avec son imagination. Elle voyait enfin des hommes vivants, choisis parmi les meilleurs qu'on pût trouver dans son siècle et dans son pays. Elle était émerveillée.

Ce fut dans ce salon qu'elle se découvrit pour la première fois un don bien singulier. Il lui permettait de comprendre, presque d'instinct, les ressorts secrets qui animaient les gens. Elle devina bien vite, en même temps que la vanité de la plupart des rapports humains, les intérêts plus ou moins sordides, dissimulés sous l'aimable visage des courtisans. Il lui suffisait, parfois, de saisir l'éclat rapide d'un regard pour déceler la fausseté des attitudes et l'ardeur des secrètes ambitions.

Elle fut déçue, aussi, par le peu de valeur de la plupart des hommes et des femmes qu'elle rencontrait chez sa tante. La réputation des gens d'esprit lui parut bien surfaite ; elle les trouva conventionnels. Certes, ils connaissaient admirablement l'argot de la petite cour ; ils savaient tirer plaisamment parti de quelques pittoresques situations parmesanes ; ils pouvaient médire avec une charmante perversité ; mais elle ne voyait rien de profond dans leurs vues, rien d'original dans leurs idées. Ils manquaient surtout, à ses yeux, de cet « esprit Farnèse » qui avait poussé ses ancêtres à commettre d'admirables folies.

Elle fit une exception, dans ses jugements sévères sur les Parmesans, en faveur de deux ou trois ecclésiastiques, familiers du salon de sa tante. Mais ils appartenaient tous à des classes inférieures. Ils étaient dans les ordres par pauvreté et ils avaient leur fortune à faire. Comme les autres, ils dissimulaient fort bien des ambitions plus ou moins légitimes. Mais, ce qu'ils cherchaient, ce n'était pas la vaine satisfaction de quelques faveurs de cour : ils voulaient, simplement, manger à leur faim. Ce désir leur donnait, quelquefois, un tour d'esprit assez vif qui enchantait la jeune Princesse.



Cependant, en raison de leur origine, ces abbés montraient souvent une dégoûtante humilité. Ils cachaient soigneusement leurs talents pour ne porter ombrage à personne et quand, par hasard, le regard des princesses s'égarait sur l'un d'eux, il devenait rouge de plaisir ; son visage affichait une expression de servilité qui décourageait la jeune fille.

Ce fut elle, dans le salon de la Sérénissime, qui fit paradoxalement impression sur les autres. Ses manières intriguaient tout le monde. Elle n'adressait jamais la parole à personne : elle aurait eu trop peur de montrer à ces gens cultivés, son ignorance sur toutes choses. Elle se contentait d'écouter, sans jamais prendre part aux conversations qu'on tenait devant elle. Mais elle écoutait d'une façon si obligeante pour ceux qui parlaient, que cette attention avait fini par être recherchée des habitués de la Duchesse. Cette réserve fut même considérée par certains comme une attitude préméditée. Ils trouvèrent cette Princesse très forte. Aucun d'eux ne s'était aperçu, pourtant, combien ils étaient tous observés par elle.

Il y avait plus d'un mois qu'Elisabeth assistait à ces réunions quotidiennes, lorsqu'un après-midi, elle vit entrer dans le salon de sa tante, un homme qui lui parut enfin sortir de l'ordinaire. Le marquis Annibal Scotti di Castelbocco, issu d'une des plus anciennes familles de l'Italie, était gentilhomme de la chambre du Duc régnant de Parme. C'était un homme d'une taille élevée, aux très larges épaules. Son visage avait cette régularité de traits qu'on ne trouve guère qu'autour de la Méditerranée et qui fait comprendre d'où sont sortis les fameux canons de la statuaire antique. Son œil noir révélait une grande vivacité de caractère. A cette époque, il avait trente-huit ans ; il paraissait beaucoup plus jeune que son âge. Il donnait une impression singulière de force paisible ; il se dégageait de tous ses gestes une grâce virile qui attirait les regards des femmes. Ses manières polies, mais un peu distantes, avaient fait impression déjà sur de nombreuses dames de la cour de Parme dont les noms étaient sur toutes les lèvres. Elisabeth ignorait ce détail.

La Sérénissime avait une affection particulière pour ce beau gentilhomme et elle regrettait qu'il ne fût pas plus assidu à son salon. Mais Scotti semblait répugner à se lier tout entier. Il affectait toujours, même avec M<sup>me</sup> de Modène, une sorte de réserve. Il parlait peu et la Duchesse pensait que ses familiers l'ennuyaient.

Quand Elisabeth découvrit Scotti parmi les courtisans de sa tante, elle fut d'abord profondément surprise par son attitude. Il ne semblait pas composer son visage quand il abordait la duchesse de Modène, comme le faisaient tous les autres : il avait l'air « naturel ». Cela lui parut original. La stature du marquis, la singulière robustesse de son corps, meublèrent aussitôt l'imagination de la jeune Princesse. Elle se représenta Scotti revêtu d'une cuirasse comme en avaient les soldats au XVI<sup>e</sup> siècle ; Alexandre Farnèse par exemple. Elle pensa qu'il aurait porté son armure avec la même aisance que sa veste de soie et son épée de cour.

C'était un dangereux chemin qu'avait pris ainsi l'imagination de la jeune fille. Il la mena, bien vite, jusqu'à un sentiment qui la remplit de honte et de fureur lorsqu'elle fut obligée de se l'avouer. Elle avait, malgré elle, rompu avec Scotti la loi du silence qu'elle s'était imposée dans le salon de la Duchesse. Les habitués de la Sérénissime n'entendirent pas sans stupeur cette Princesse muette parler souvent au Marquis. Si insignifiantes que fussent les paroles qu'Elisabeth lui adressa, cela n'en parut pas moins une curieuse exception, une faveur insigne, que les courtisans ne virent pas sans jalousie pour celui auquel elle était accordée.

La jeune fille fut aussi surprise que les autres quand elle vit ce calme gentilhomme rougir comme un écolier, la première fois qu'elle lui parla. Ce fut ce jour-là qu'elle comprit enfin la nature du sentiment qui s'était sournoisement glissé dans son cœur. Ce fut également à cette occasion qu'elle révéla une qualité bien précieuse chez une princesse tenue de n'exprimer en public que des pensées conventionnelles. Tandis qu'elle échangeait avec le marquis de très banales paroles, les magnifiques yeux bleus d'Elisabeth

surent dire à Annibal Scotti tout ce qu'elle voulait lui faire entendre. Le sourire même qu'elle lui adressa, découvrant des dents d'une blancheur éblouissante, était trop particulier pour que le Marquis n'en fût pas troublé. Sans aucune préméditation, cette Princesse montrait une insigne coquetterie.

Même si Scotti n'avait pas eu l'habitude des femmes, il n'aurait pas pu ignorer ce que cette attitude marquait d'intérêt pour lui. Il se souvenait de la longue claustration qu'une mère jalouse et irascible avait imposé à la Princesse : il comprenait quelle pouvait être son ignorance et sa naïveté. Il occupait lui-même une des premières places de la cour de Parme. Il avait été marié et se trouvait veuf depuis dix ans. Ces attentions inattendues d'Elisabeth, sa charge, son âge, tout lui commandait une prudence extrême. Il accueillit les politesses de la nièce de son maître avec un respect glacé... Mais il revint plus souvent dans l'appartement de la Sérénissime.

On ne s'étonnera pas qu'Elisabeth ait été frappée par cette excessive réserve du marquis Scotti ; elle fit sur son esprit une impression profonde. Elle l'obligea à penser à lui. Il n'aurait sans doute jamais obtenu cette attention s'il avait marqué le moindre empressement à plaire. « Je ne serai jamais rien pour lui, se dit-elle, que la nièce du duc de Parme. Il me trouve laide ! »

Elle était loin de se douter des sentiments qu'elle avait fait naître dans le cœur de Scotti. Au début, tout en le dissimulant avec beaucoup de sang-froid, il avait éprouvé de la vanité, à se voir distingué par la princesse de Parme. Puis, le corps magnifique de la jeune fille avait provoqué en lui des désirs qui auraient paru bien singuliers à Elisabeth si elle en avait eu la révélation. Plus tard, enfin, il ne resta pas insensible au charme indéfinissable que dégageait ce visage de femme cruellement blessée... Finalement, le Marquis dut s'avouer qu'il était amoureux de la jeune Princesse. Il fut pris de panique. Il se jura de ne plus retourner dans le salon de la Sérénissime ; une force contre laquelle il ne sut